

J'en arrive à la conclusion de ce chapitre, au fil de celui-ci j'ai mis en avant le peu d'importance pour ne pas dire d'intérêts que nous accordons au genre qui est le nôtre, après tout notre race se distingue avant tout par son absence de nature, bien sûr nous sommes à l'origine de nombreuses prouesses mais celles-ci nous ont été inspirées en priorité par ce manque qui nous habite et les facultés qui sont les leurs à détériorer ce monde, ne sont peut-être pas étrangères à cet attribut déterminant toutes les autres espèces ici-bas et nous faisant défaut ; après tout l'imagination aurait tendance à afficher plus de performances lorsqu'elle est chargée de compenser et nous n'avons de cesse nous concernant de mettre en opposition nos facultés de réactions à cette constitution pré établie qui établissent en elles-mêmes toutes les autres races, peuplant cette planète et que nous ne possédons pas.

Nous ressentons aussi une indifférence quasi semblable à l'égard de la vie, comme si nous avions perdu toute confiance à l'égard de celle qui nous permet au sens propre du terme, par elle la lumière n'éclaire pas ce monde pour des prunes, les réalisations du hasard grâce à ce qu'autorise la vie ne sont pas passées sous silence, la lumière aidée en cela par la vie déniche des témoins capables comme nous le sommes de coiffer d'une interprétation ce qu'elle éclaire, enfin son association avec le soleil déniche à cet endroit de la galaxie et qui sait peut-être ailleurs, de ces aboutissements de chair, desquels par leur fragilité s'éveille une sensibilité, susceptible de joindre des sentiments à ce ressenti généré ici-bas par la lumière ; le soleil paraît à ce propos avoir mieux réussi en ces lieux qu'ailleurs, sa chaleur ayant permis la vie sur cette planète, sa lumière ayant permis elle une intelligence capable de reconnaissance quasi absolue, au point de parvenir à y joindre des mots.

Cette spiritualité seule nous concernant, devait nous inciter à nous satisfaire de notre sort, à la place de notre absence de nature et pour combler ce vide provoqué par elle, la contemplation de la réalité devait suffire, seul dilemme, nous ne fumes jamais suffisants à l'égard de cette contemplation-là, aussi avons-nous rapatrié, au sens propre du terme nos capacités de contemplation à notre seule personne, à quelques autres parfois, trop adulées pour être aimées en proportion, l'être devint alors pour nous une sorte de sujet de prédilection, nous amenant à force de, à nous considérer plus monde que le monde lui-même.